

XXVI

LA SOCIÉTÉ DES MORTS

L'appartement sur lequel ouvrait la porte dont nous avons parlé à la fin du précédent chapitre, était haut et spacieux. Tout à fait à l'autre extrémité étaient trois ou quatre trous étroits, protégés à l'intérieur par des sortes de jalousies, qui, tout en laissant passer l'air, empêchaient que rien ne tombât dans la chambre, et qu'on pût voir au dehors ce qui s'y passait.

Trois lampes suspendues au plafond répandaient une lumière douce et égale.

Cette pièce était confortablement meublée, et disposée de façon à servir à beaucoup de monde. Une large table occupait le centre, et tout autour étaient placées au moins cinquante chaises. Des buffets étaient chargés de coupes, d'assiettes et de tous les articles nécessaires dans la tenue d'une maison.

Outre celle dont nous avons parlé, cet appartement avait huit portes, quatre d'un côté et quatre de l'autre. Mais comme elles étaient toutes fermées au moment de l'entrée des deux pages, il leur fut impossible d'imaginer où elles conduisaient.

Hubert fit signe à Lionel et Conrad de s'asseoir; et les trois frères s'empressèrent de leur servir du vin, des fruits et du pain. Ils se retirèrent par l'une des portes que nous avons mentionnées, et les deux pages restèrent seuls avec l'intendant.

— Buvez un peu de vin, mes enfants, dit Hubert, et mangez. Je vous donnerai ensuite certaines explications qui vous prépareront à votre nouvelle existence.

Ces paroles produisirent un effet désagréable aux oreilles de Lionel et de Conrad, qui ne purent s'empêcher de tressaillir; car l'idée leur vint que, s'ils avaient la vie sauve, leur liberté était encore en question.

— Mais amis, leur dit Hubert lorsqu'ils eurent goûté au vin, vos manières m'ont déjà convaincu que vous avez prévu en partie la destinée qui vous attend. Le fait est qu'on vous a sauvé la vie, mais c'est aux dépens de votre liberté. A partir de ce moment, vous resterez morts pour le monde, à moins qu'il n'arrive un jour heureux.

— Ah! alors il y a de l'espérance même dans le nouveau malheur qui nous frappe! exclama Lionel en prenant la main du vieillard.

— Parlez... parlez! s'écria Conrad. Sauvez-nous, s'il est possible, du désespoir. Vous dites que nous devons rester morts pour le monde à moins...

— A moins qu'un événement ne change la position des affaires, ajouta Hubert, au point d'annihiler le pouvoir de la statue de bronze et de vous rendre *vous et beaucoup d'autres*, à la vie et à la liberté.

— Et si un pareil événement n'arrivait pas! demanda Conrad qui sentit ses forces défaillir.

— Alors, hélas! vous passerez ici le reste de votre existence, répondit Hubert d'un ton solennel.

— Comment! en prison pour toute la vie! exclama Conrad en bondissant sur ses pieds. Oh! non,

non: vous ne pourriez être cruel à ce point; c'est impossible, impossible!

— Réfléchissez donc, mon bon monsieur, ajouta Lionel, nous sommes jeunes, nous avons des parents, des amis que nous aimons, que notre sort intéresse, et mille raisons qui nous rattachent à la vie.

— Mes pauvres enfants, votre douleur m'arrache des larmes, dit le vieillard d'une voix émue: mais je ne puis vous donner de consolation. Réfléchissez, avant de me blâmer, et demandez-vous de quoi je vous ai sauvés. Mais vous ne savez pas, vous ne pouvez soupçonner à quelle mort hideuse une atroce tyrannie vous avait condamnés. Si vous vous en doutiez, vous vous jetteriez à mes pieds et vous m'adoreriez comme un sauveur. L'emprisonnement pour la vie, la séparation à jamais du monde que vous regretterez tant tout cela n'est rien en comparaison du supplice effroyable auquel je vous ai soustraits. Rassemblez toutes les horreurs que votre imagination pourra concevoir, et vous aurez à peine une idée de la mort qui vous était destinée. En un mot, je vous ai sauvés de la statue de bronze!

— Mon Dieu! vous me faites frémir, dit Conrad, les joues pâles et les lèvres tremblantes.

— Si je vous ai fait le tableau des tortures auxquelles vous avez échappé, reprit le vieil Hubert en donnant plus de fermeté à sa voix, c'est simplement pour vous faire paraître moins sombre la destinée qui vous attend. Car, qu'est-ce qu'un emprisonnement éternel, la perte de son père, de sa mère et de ses amis, la privation du soleil, des fleurs et des beautés de la nature, en comparaison du supplice qui devait être le vôtre? Et, mes jeunes amis pour que vous puissiez apprendre à apprécier la vie, même dans ce tombeau, et vous assurer de la vérité de mes paroles, je vais vous révéler et vous expliquer les horribles mystères de la statue de bronze et du baiser de la Vierge. Venez!

Hubert prit la lampe et retourna par la chambre circulaire, sous la sombre voûte où se dressait l'image colossale de la Vierge.

Dix minutes se passèrent; et au bout de cette intervalle, les deux pages revinrent dans l'appartement pâles, hagards et en proie à une telle épouvante que leurs traits naturellement beaux, étaient presque hideux.

Ils ressemblaient à des cadavres galvanisés, et tremblaient d'horreur et d'effroi.

Replaçant vite la lampe sur la table, Hubert leur versa à chacun une coupe de vin qu'ils avalèrent.

La couleur revint alors lentement à leurs joues et à leurs lèvres, et ils perdirent peu à peu cet air qui leur donnait l'apparence d'idiots.

L'intendant aussi était pâle et agité; et il s'écoula plusieurs minutes avant qu'aucun d'eux fut en état de parler.

— Grand Dieu! murmura enfin Conrad, est-il possible que je sois éveillé, que ce ne soit pas un cauchemar.

— Hélas! non, c'est une affreuse réalité, dit Lionel avec une extrême amertume; et ce que Hubert